

Revenir au début du monde. Ou presque. Penser l'établissement d'une population sur un rocher, bout de terre égaré en mer, d'un côté bien précis de la montagne, pour s'abriter du vent. Construire une première cabane, parce que dormir sous son bateau, cette coquille de bois qui est déjà l'outil quotidien, n'est pas des plus vivable. Puis tout à coup, c'est un village qui émerge au milieu des eaux, dispersé sur plusieurs cailloux. Non loin de certains vieux de presque trois milliards d'années. On ne s'établit pas sur ceux-ci, on les contemple. On laisse les aigles de mer y nicher en paix. Les phoques les frôler.

En ce septembre un peu frileux, Henningsvær se fait l'hôte de la quinzième édition du LIAF, cette biennale juchée juste au-dessus du cercle Arctique, dans l'archipel des Lofoten. Et c'est une édition toute d'expérience, d'attention portée à l'entour, de matière sensorielle et à penser qu'offrent cette année les deux commissaires Heidi Ballet et Milena Høgsberg. Un art pas forcément comme on l'attendrait, en tout cas dans un « événement international qui a lieu tous les deux ans ». Aux murs bruts des trois anciens sites de production de morue séchée, quelques cadres épars, enserrant sous leur verre des pressages d'algues locales, ode à une possible diplomatie interspécies pour laquelle milite Filip Van Dingenen dans des workshops teintés de vulgarisation scientifique mêlée de révélations chamaniques. Hormis ces vaporeuses « impressions », et une série de dessins arachnéens, seuls des documents se voient octroyer la faveur d'un « accrochage » en bonne et due forme. De très rares objets se mêlent aussi à l'« exposition », ce sont ceux récoltés et reproduits en bronze par Silje Figenschou Thoresen dont les dessins sus-nommés empruntent aux formes des croquis d'un archéologue danois qui a théorisé sur le peuplement de l'archipel par les Sami. Que voit-on alors principalement dans « I Taste The Future »? Justement, on ne fait pas que voir, on goûte, en effet. Pas au sens de la sapidité, en tout cas pas concrètement, mais on goûte des sensations, des idées. Une belle sélection de films forme le squelette de l'exposition.

Le *Smashing* (2004) de Jimmie Durham présente l'artiste détruisant un à un, à l'aide d'une grosse pierre, les objets qui lui sont déposés sur son bureau, avant de remettre au déposant un certificat de destruction dûment tamponné. Cette puissante parodie d'une bureaucratie aliénée et ultra-violente voisine avec le très inspiré *Europium* (2014) de Lisa Rave qui narre une histoire de l'élément du même nom — utilisé pour sa phosphorescence notamment dans la sécurisation des billets de banque européens et la fabrication des écrans — qu'elle resitue dans une analyse plus vaste de la marchandisation des ressources naturelles allant de leur surexploitation à leur contre-façon. L'idéologie coloniale qui sous-tend le forage actuel des fonds marins de Nouvelle-Guinée pour en extraire l'euporium est exemplifiée par une jolie boucle allant des tentatives historiques de contrefaçon de la monnaie papoue par les Européens à l'utilisation que font de l'élément ces derniers pour authentifier leur monnaie.

Hormis la parenthèse rapide qu'ouvre ce film sur les téléviseurs (et il date de 2014), « I Taste The Future » élude avec bonheur la désormais sempiternelle question des infrastructures médiatiques qui abonde depuis plusieurs années dans l'art contemporain. Désormais nous en sommes tous conscients : « les médias sont une manipulation de lumière, d'énergie, de matière, de minéraux' »...

Le matérialisme arrive dans l'exposition sous une forme plus stimulante avec *Donna Haraway: Story Telling for Earthly Survival* (2016), le brillant entretien de Fabrizio Terranova avec la chante de la narration spéculative qui gratifie ce pur moment de bonheur de citations d'anthologie telles que : « penser est une pratique matérialiste à laquelle on s'adonne avec d'autres penseurs ». Offrant dans le cadre intimiste

d'un face-à-face en plan rapproché un long développement (90 minutes) sur sa pensée en général, la nature de la pensée, la nature de la vie, notre connexion au monde et les possibilités de reconstruction des schèmes familiaux, amoureux et amicaux, ce documentaire « pseudo-réaliste mais discrètement fictionnel » selon les mots d'Isabelle Stengers montre Haraway en pleine action, c'est-à-dire en pleine pensée.

Narration spéculative, suite, avec l'iconique *Museum Futures: Distributed* (2008) de Marysia Lewandowska & Neil Cummings qui réenvisage l'armature du monde de l'art dans une discussion qui prend place en 2058. Réforme de la propriété intellectuelle, armageddon entre un domaine public financé par les micro-taxations des transactions financières et un marché de l'art aux mains de franchises de toutes-puissantes maisons de vente ayant dû « ouvrir des écoles pour assurer la production de nouveaux biens² », l'implacable critique ouvre sur un futur dans lequel un musée surpuissant (Moderna 3.0) en vient à « collaborer à un amendement de la Déclaration des droits de l'homme au sujet de l'extension de certains droits aux composés d'intelligence naturelle et synthétique³ ».

Et, tandis que les récits enregistrés de Daisuke Kosugi résonnent d'histoires de morts et de généalogies alambiquées en un étrange ballet d'auditeurs répondant aux injonctions qui les entrecoupent pour une expérience in situ pour le moins déroutante (*Good Name (Bad Phrase)*, 2017) qui déchoit l'homme physique de son rôle central dans la narration, ce sont les rencontres assemblées par Elin Már Øyen Vister dans *Dear Henningsvær and the Ocean that Embraces You!* (produite elle aussi pour l'occasion) qui forment le cœur battant de cette édition du LIAF. En une déambulation sensible dans le village de quelque 476 âmes, l'on fait quelques haltes pour écouter des histoires, personnelles ou plus fantaisistes, reliées à la grande Histoire et pourtant encore en marge d'elle, car le peuplement des Lofoten par les Sami a tendance à être « oublié » du récit officiel. L'on croise alors une chanteuse lyrique indigène qui, en son évocation de sirènes, entre chien et loup en bordure du Vestfjord, nous fait frissonner autant qu'une incarnation de l'Ann Lee de Tino Sehgal, puis l'on retourne cent cinquante ans en arrière, par les mots du « maire non-officiel » d'Henningsvær, lorsque les pêcheurs de morue se sont vu offrir le premier rorbu, le premier abri en dur de la zone de pêche, avant que le village émerge au milieu des eaux...

I Taste The Future

par / by Aude Launay

Lofoten International Art Festival,
Henningsvær, Norvège, 01.09 – 01.10.2017



Elin Már Øyen Vister, *Dear Henningsvær And The Ocean That Embraces You!*, 2017. Photo: Aude Launay.

¹ Jussi Parikka, *A Slow Contemporary Violence: Damaged Environments of Technological Culture*, Coll. The Contemporary Condition, Sternberg Press, 2016, p. 22.
² & ³ <https://vimeo.com/54359801>

Getting back to the world's beginning. Or almost. Thinking about a group of people settling on a rock, a scrap of land astray at sea, with a very distinct mountainous coast offering shelter from the wind. Building a cabin, because sleeping under your boat—that wooden shell that is your daily tool—is not the best of solutions. Then, all of a sudden, there's a village emerging in the middle of all that water, scattered on a bunch of little rocks, and not far from a few others that are almost three billion years old. People don't settle on these, they gaze at them. Sea eagles are allowed to nest on them in peace. Seals skim around them.

In this slightly chilly month of September, Henningsvær is playing host to the 15th LIAF, a Biennial event perched just above the Arctic circle, in the Lofoten archipelago. And this 15th festival is all about experience, paying attention to surroundings, sensory and thinking material that the two curators Heidi Ballet and Milena Høgsberg are offering. An art not necessarily the way one might expect, in any event in an "international event that takes place every two years". On the rough walls of three places that once produced dried cod, one or two scattered frames, with local seaweed pressed beneath their glass, ode to a possible inter-species diplomacy which Filip Van Dingenen campaigns for in workshops tinged with scientific popularization combined with shamanic revelations. Apart from these hazy "impressions", and a series of diaphanous drawings, documents are the only things that are granted the favour of a proper "hanging". Very rare objects also mingle with the "exhibition", collected and reproduced in bronze by Silje Figenschou Thoresen, whose above-mentioned drawings borrow the forms of sketches by a Danish archaeologist who has theorized about the peopling of the archipelago by the Sami. So what do we mainly see in "I Taste The Future"? As it happens, we don't just see things, we actually taste them. Not in the sense of flavour, not tangibly anyway, but we taste sensations and ideas. A fine selection of films forms the exhibition's skeleton.

Jimmie Durham's *Smashing* (2004) shows the artist destroying objects placed on his desk one by one, using a large stone, before giving the person placing them a duly stamped certificate of destruction. This powerful parody of an alienated and extremely violent bureaucracy sits side by side with Lisa Rave's deeply inspired *Europium* (2014), telling the tale of the element with the same name—used for its phosphorescence, in particular, in the anti-forgery devices in European banknotes and the manufacture of screens—which she re-situates in a much wider analysis of the commodification of natural resources ranging from their over-exploitation to their counterfeiting. The colonial ideology which underpins the current drilling of the sea bed around New Guinea for the extraction of euporium is exemplified by a neat loop going from historical attempts to forge Papuan currency by Europeans to the use of this element made by these latter to authenticate their currency.

Apart from the swift parenthesis about TV sets opened by this film (and it dates from 2014), "I Taste the Future" felicitously sidesteps the now perpetual question of media infrastructures which, for several years, has been abundantly dealt with in contemporary art. Henceforth, we are all aware of it: "media is about manipulation of light, energy, materials, minerals, and more".¹

Materialism arrives in the exhibition in a more stimulating form with *Donna Haraway: Story Telling for Earthly Survival* (2016), the brilliant interview by Fabrizio Terranova with the eulogist of speculative fabulation rewarding this pure moment of happiness with anthological quotations such as: "Thinking is a materialist practice made with other thinkers". Offering within the intimist framework of a close-up

meeting a lengthy development (90 minutes) of her thinking in general, the nature of thought, the nature of life, our connection with the world, and the possibilities of reconstructing family, amorous and friendly schemes, this "pseudo-realist but discreetly fictional" documentary, to borrow Isabelle Stengers's words, shows Haraway in full active mode, which is to say in full thinking mode.

Speculative fabulation then continues with Marysia Lewandowska & Neil Cummings's iconic *Museum Futures: Distributed* (2008), which re-imagines the structure of the art world in a discussion that takes place in 2058. Reform of intellectual property, Armageddon between a public domain funded by micro-taxes on financial transactions and an art market in the hands of franchises of allpowerful auction houses which have had to "open branded academies to ensure new assets were produced",² the relentless criticism opens onto a future in which an extremely powerful museum (Moderna 3.0) cooperates on a draft amendment to the Declaration of Human Rights "seeking to extend certain rights to organic/synthetic intelligent composites".³

And while Daisuke Kosugi's recorded tales ring out with stories of dead persons and convoluted genealogies in a strange ballet of people listening replying to the commands which interrupt them to produce an in situ experience that is nothing if not disconcerting (*Good Name (Bad Phrase)*, 2017), which deprives physical man of his central role in the narrative, it is the meetings put together by Elin Már Øyen Vister in *Dear Henningsvær and the Ocean that Embraces You!* (likewise produced for the occasion), which form the beating heart of this LIAF event. On a sensitive stroll through this village with its population of 476, you stop here and there to listen to stories, be they personal or more fantasized, connected with History with a capital H and yet still on its sidelines, because the peopling of the Lofoten Islands by the Sami tends to be "forgotten" by the official narrative. You then cross paths with a native singer who, in her evocation of mermaids, somewhere between dog and wolf on the shores of the Vestfjord, makes us shudder every bit as much as an incarnation of Ann Lee by Tino Sehgal, then one harks back 150 years, through the words of Henningsvær's "unofficial mayor", when cod fishermen were offered their first rorbu, the first solid shelter in the fishing zone, before the village emerged from the waters...

¹ Jussi Parikka, *A Slow Contemporary Violence: Damaged Environments of Technological Culture*, Coll. The Contemporary Condition, Sternberg Press, 2016, p. 22.
² & ³ <https://vimeo.com/54359801>

Fabrizio Terranova, *Donna Haraway: Story Telling for Earthly Survival*, 2016. (still) HD video, color, sound, 90'. Photo: Kjell Ove Storvik/NNKS.

